L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, NO. 12 RUE DES CHARTRES

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE MATIN, 17 DECEMBRE.

Nécessité d'une solution immédiate

Après les agitations d'une campagne électorale ardente et prolongée, le peuple américain avait de croire que le scrutin du 7 novembre allait donner à la crise une solution qui tout en ne satisfaisant qu'un seul parti, eût au moins mis fin à l'anxiété générale en fixant le régime légal sous lequel le pays devait vivre pendant quatre années.

Il n'en a rien été. Pendant quarante-huit heures on a cru Tilden élu sans contestation possible, mais quand les meneurs du parti républicain ont vu que son élection dépendait de trois Etats du Sud, où ils pouvaient, grâce à des gouverneurs et à des compilateurs radicaux, manipuler les résultats électoraux, ils ont repris courage et ont formé la plus inique conspiration pour renverser par la fraude, le résultat de l'élection présidentielle.

Leurs assertions audacieuses ont réussi à créer un doute, alors que le doute n'avait aucune raison d'être, et ils ont plongé le pays dans un état de malaise et d'incertitude qui a paralysé les affaires, enrayé l'essor de l'industrie et ajouté aux anxiétés patriotiques de tous les bons citoyens la perspective désolante d'un hiver rigoureux à traverser pour des populations dénuées de ressources et privées de travail.

On avait espéré, un moment, que l'élection du président par le collège électoral, le 6 décembre, lèverait les doutes. L'élection a eu lieu et l'incertitude est plus grande que jamais.

Les enquêtes ordonnées par les deux Chambres du Congrès peuvent, bien que dirigées dans un esprit tout-à-fait contraire par chacun des deux comités, servir à éclairer l'opinion publique sur le véritable caractère de l'élection, mais il est peu probable qu'elles aient d'autre résultat immédiat que l'ouverture dans les deux Chambres de débats irritants entre les deux partis qui se disputent la victoire.

Ce n'est que le 14 février que le Congrès est tenu d'arriver à une solution à l'occasion du compte des votes présidentiels, et, de l'état actuel de la question on peut prévoir presque avec certitude, qu'après cette nouvelle échéance, la solution sera aussi controversée qu'au début.

Il y aura, le 15 février, deux présidents déclarés élus, et chacun des deux partis prétendra encore avoir la légalité de son côté.

Ce n'est donc que le 4 ou le 5 mars que les prétendants rivaux et leurs partisans devront forcément donner à leurs prétentions une forme matérielle et pratique et alors la force seule pourra décider entr'eux.

Or, d'ici au 5 mars 1877, près de trois mois doivent s'écouler et nous nous demandons si le pays peut rester aussi longtemps dans l'incertitude, en proie à une crise qui ne fera qu'aggraver en se prolongeant.

Le *Herald* dit qu'il y a, à New York, 50,000 ouvriers sans travail. Il y en aura 100,000 à la fin de janvier, si l'incertitude sur l'issue de la crise se prolonge jusque-là, car il est impossible que les affaires reprennent si la confiance n'est pas rétablie par une solution du redoutable problème politique du jour.

Chaque grande ville va avoir son armée de la misère qui sera prête à devenir une armée de révolution, car les gens qui manqueront de pain ne pourront attribuer leurs souffrances qu'aux conspirateurs radicaux qui ont comploté d'usurper le pouvoir.

Les affamés de New York, de Philadelphie, de Baltimore quand ils s'adresseront à leurs autorités locales, seront référés par celles-ci à Grant, le véritable auteur de leur misère, et s'il leur prend la fantaisie de se porter en masse sur Washington, nous nous demandons si Grant leur ouvrira en guise de pain les boulets de ses arsenaux.

Dans tous les centres manufacturiers de l'Est, du Nord et de l'Ouest, le nombre des ouvriers renvoyés va augmenter dans une proportion effrayante et bientôt les murmures de cette marée montante de la misère pourront se faire entendre jusque dans la Maison Blanche et dans les salles du Capitol national.

Grant et ses complices du Sénat resteront-ils insensibles aux souffrances qu'auraient causées leur persistance dans une politique funeste, on comprendra la portée des avertissements de la voix populaire? Nous ne saurions le dire.

Mais les classes laborieuses ne seront pas seules à souffrir de la crise. Dans le commerce et dans l'industrie, la gêne prédite par la stagnation des affaires va en augmentant et les murmures des classes intelligentes se mêleront aux grondements sourds des masses. La situation se tendra de plus en plus et il deviendra évident que le pays est menacé de convulsions épouvantables.

Si la perspective est sombre au Nord, elle est rien moins que rassurante dans les Etats où la conspiration radicale a entrepris de renverser le résultat des élections locales pour pouvoir voler l'élection présidentielle.

Il est impossible de dire si malgré toutes les recommandations des hommes d'Etat qui dirigent le parti démocrate et les conseils des chefs locaux, les populations de la Caroline du Sud et de la Louisiane pourront prendre patience jusqu'au 5 mars ou si, emportées par une indignation trop justifiée, elles ne se laisseront pas aller, en un jour de colère, à balayer la vile tourbe de politiciens, cause de tant de misère, de tant de souffrances et d'humiliations.

La Chambre des Représentants, si elle comprend bien la situation devra peser ces éventualités dangereuses et agir en conséquence. Elle devrait, ce nous semble, aussitôt après la réception du rapport de ses comités, mettre énergiquement le Sénat en demeure de régler le mode du compte des votes et de reconnaître, sans attendre le 14 février, le véritable résultat du scrutin du 7 novembre. Et, d'un autre côté, elle devrait adopter les mesures les plus énergiques pour empêcher Grant et les officiers de l'armée d'appuyer par la force l'installation de nouvelles usurpations dans les Etats du Sud.

Il faut opposer à l'audace des conspirateurs et des usurpateurs la détermination indomptable de faire respecter la Constitution et la volonté du peuple.

Le moment est venu où la politique de temporisation doit être abandonnée pour la politique d'action, car le pays ne peut plus attendre, il veut une solution; il la veut prompte et immédiate. Et quant au peuple de la Louisiane, ruiné par neuf années d'oppression, d'exactions et de vols, il lui est presqu'impossible d'offrir trois mois de plus de misère au succès de la cause nationale.

S'incliner devant une nouvelle usurpation est un sacrifice presqu'au-dessus de ses forces et il ne le fera que s'il lui est clairement démontré que ce sacrifice ne sera que momentané et que le peuple du Nord est prêt à endosser la cause de la Louisiane comme la Louisiane est prête à soutenir la cause nationale.

LES FORCES RESPECTIVES DES DEUX PARTIS.—Aux chiffres que nous avons publié hier, nous ajoutons le tableau comparatif suivant des votes populaires dans les Etats du centre en 1872 et 1876:

	1872. Grant.	Greeley.
New York	440,759	387,279
New Jersey	91,611	16,301
Pennsylvanie	349,689	211,351
Ohio	281,852	244,321
Indiana	186,174	163,637
Illinois	241,948	184,770
Totaux	1,591,508	1,288,559

	1876. Tilden.	Hayes.
New York	521,949	489,207
New Jersey	116,926	103,517
Pennsylvanie	366,334	381,146
Ohio	323,182	330,698
Indiana	213,526	205,971
Illinois	348,602	277,226
Totaux	1,799,419	1,792,767

Tilden a obtenu dans toute l'Union 1,200,000 voix de plus que Greeley et 800,000 voix de plus que Grant en 1872.

—L'*Univers* croit savoir qu'à la séance de vendredi, M. Gambetta, en montant à la tribune après les incidents tumultueux qui avaient marqué le discours de M. Jérôme Napoléon Bonaparte, se proposait de faire renouveler par la Chambre le vote de déchéance de l'Empire. Le chef de la gauche, interrompu, troublé même par les interventions des députés de l'Appel au peuple groupés en ce moment sous la tribune, aurait tenté devant sa motion.

Arrivée de Mgr Purché, archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Le vénérable archevêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Purché, est de retour dans notre ville depuis mercredi soir. Une dépêche ayant annoncé qu'au lieu d'arriver par le train de midi, il ne viendrait que par celui du soir, l'idée d'une grande réception populaire avait dû être abandonnée. Nous empruntons au *Propagateur catholique* les détails suivants sur l'arrivée de Mgr Purché:

Un comité se chargea d'aller attendre le train à la rue Claiborne, et de là de monter dans le char, afin d'accompagner Monseigneur jusqu'au dépôt de la rue Canal, où les principales sociétés catholiques d'hommes de la ville et le clergé avaient envoyé des députés pour souhaiter la bienvenue au premier pasteur du diocèse.

L'Union Militante de la Croix, l'Association Catholique pour la propagation de la morale chrétienne, la société des Conférences de St-Vincent de Paul, la société catholique d'Abstinence Totale et le premier pèlerinage américain à Rome étaient représentés par quelques-uns de leurs principaux membres. Au nombre des quels nous citerons MM. O. de Armas, Al. Robert, G. Collignon, F. E. Théard, D. Dougherty, Thos. Layton, Col. Grandey, Lefebvre, J. B. Lafitte, L. Lafargue, V. Seré, Thos. Rapier, etc., etc. Monsieur le Vicaire Général du diocèse, le Très Rév. Père Raymond, était accompagné de dix-sept prêtres et de tous les séminaristes.

Des voitures avaient été préparées pour Monseigneur l'Archevêque et en suite, et après une très courte adresse par sir Raymond et par Mr O. de Armas, tout le cortège se rendit processionnellement, heureux, content et joyeux, à l'Archevêché.

Dire le bonheur, la satisfaction de tous, au moment des étreintes cordiales de l'amitié chrétienne, dans cette petite réunion intime, est chose impossible; et quand, après quelques mots de M. O. de Armas, parlant en sa qualité d'un des plus vieux amis de Sa Grandeur, au nom de la Louisiane souhaitant la bienvenue à Monseigneur, le prélat répondit qu'il comptait depuis longtemps les jours et les heures de son absence, qu'il lui tardait beaucoup de revenir parmi nous, qu'ayant aimé le pays dans le temps de sa gloire et de sa prospérité, il lui était également dévoué de cœur et d'âme aux jours de ses malheurs, qu'il bénissait toutes les personnes présentes, chacun des membres de leurs familles respectives et tous les enfants de son diocèse, plus d'un assistant sentit les larmes lui venir aux yeux, et tous répétèrent les paroles de la cérémonie d'une consécration épiscopale: *Ad multos annos! ad multos annos!*

Monseigneur est revenu accompagné de Mr Fraiu qui, pendant le voyage, a reçu le titre honorifique de prélat de la maison de Sa Sainteté Pie IX, de Mr Coustarot, séminariste, que le mauvais état de sa santé avait obligé à faire une visite au pays natal, et d'une religieuse dominicaine.

Notre vénérable archevêque paraît jouir d'une santé plus robuste qu'à son départ, et nous pouvons espérer qu'à l'exemple de Pie IX, il pourra longtemps encore défier la maladie, la fatigue et la vieillesse et vivre jusqu'à l'époque tant désirée où le diocèse et la Louisiane reverront les jours heureux et prospères d'autrefois.

LES FUSILLADES AU MEXIQUE.—Une dépêche de Brownsville, Texas, du 12 courant, dément le bruit de l'exécution de Lerdo de Tejada, l'ex-président, et confirme celle d'Escobedo, l'exécuteur de Maximilien, et celle de Abran Diaz, autre ministre de Lerdo. Ce dernier a été envoyé sous escorte à Mexico.

Toute la partie du Mexique en deçà de la Sierra Madre, sauf Matamoros, est sous le contrôle de Diaz.

Le général Riva Palacio est un des ministres de Diaz à Mexico.

CHASSE A L'OURS.—Le *Donaldsonville Chief* rapporte que le général Allen Thomas, et quelques-un de ses amis, ont tué ces jours derniers, dans une chasse à travers bois et marais, quatre ours dont l'un pesait 475 livres.

NOUVEAUTÉS ET ARTICLES DE FANTAISIE.—M. Charles Tronilly, au coin des rues Chartres et Bienville, vient de recevoir par les derniers steamers un choix magnifique d'articles de fantaisie pour cadeaux de Noël et du jour de l'An. L'assortiment qu'offre M. Tronilly aux donneurs d'étrennes est véritablement extraordinaire soit par le nombre soit par la nouveauté, l'élégance et la variété des articles. Nous en ferions une courte mention si ce n'était pas empiéter sur le domaine des annonces; mais nous prévenons le public acheteur qu'il trouvera dans ce rare assortiment toutes sortes d'objets excellents pour cadeaux et remarquables à divers titres, les uns parce qu'ils sont brillants et riches, les autres parce qu'ils sont tout à la fois utiles et brillants. M. Tronilly a une succursale rue St. Charles No. 36.

CONFISERIE LOPEZ.—On verra aux annonces que M. D. Lopez, ayant fermé son magasin de la rue du Canal, continuera le commerce de la confiserie à son ancienne maison, situé au coin des rues Chartres et Conti, dont il a repris personnellement la direction. La maison dont il s'agit a toujours eu une clientèle bien établie que ne pourra qu'accroître le concours actif du propriétaire. Les pâtisseries, bonbons, dragées, gateaux, chocolats, etc., de la confiserie Lopez ont toujours été renommés, et nous nous attendons à les voir, comme de coutume, fort recherchés de tout le monde aux approches des fêtes de fin d'année.

LA PERSPECTIVE DANS LES DEUX MONDES.—Nous trouvons dans la *Gazette commerciale et maritime* un article qui nous semble de nature à attirer l'attention. Il s'agit des précautions économiques à prendre devant les éventualités de guerre qui se préparent aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau monde:

Pendant que la question d'Orient, dit l'auteur de l'article, prend une tournure de plus en plus grave, la question de la présidence aux Etats Unis pourrait bien elle-même devenir fort périlleuse, et si un nouveau conflit intérieur, analogue à celui de la guerre de la sécession, venait à éclater, il en résulterait un état de malaise général dans le commerce des céréales.

Dans le commerce d'alimentation, comme en politique et en finance, les questions de prévision sont d'une importance capitale, et dans le cas où les efforts de la diplomatie ne pourraient pas aboutir à une solution pacifique, il serait de la plus haute importance pour la France de songer à faire de grands approvisionnements en grains de toutes sortes, soit pour la population civile, soit pour les besoins de l'armée au cas où les deux grands greniers d'approvisionnement, la Russie et les Etats Unis, viendraient à faire défaut simultanément.....

Lorsqu'en France la récolte est un peu au-dessous de la moyenne dans quelques régions, il lui faut alors à peu près 150 ou 250 millions de francs de céréales pour satisfaire aux besoins de sa consommation; mais quand il y a disette, comme en 1846, c'est au moins 5 ou 600 millions de blé qu'il faut à la France pour faire face à ses nécessités alimentaires.

.....

La France produit en moyenne à peu près ce qu'il lui faut pour sa propre consommation. Ce ne serait qu'en prévision d'une disette qu'il serait urgent de prendre quelques mesures de précautions, pendant que tout est encore au calme. Si la France et le gouvernement achetaient pour 3 ou 400 millions de céréales, ce serait comme une sorte d'assurance alimentaire qu'elle se constituerait en prévision de toutes les éventualités. Si ces considérations étaient à l'avenir l'objet d'une sérieuse attention, il pourrait en résulter, pour nos ports et surtout pour Marseille et le Havre, un grand mouvement commercial et maritime, et, pour nos armateurs surtout, une bonne occasion de donner un peu d'élan à notre marine marchande, qui se plaint de son atonie, mais qui ne profite pas toujours du vent favorable lorsqu'il souffle dans ses voiles.

Quant au gouvernement, s'il prenait également ces prévisions en haute considération, pour le cas où, contre tout attendre, la situation en Orient prendrait une certaine gravité, il pourrait sembler en même temps avantageux pour notre marine de commerce, que des approvisionnements se fissent exclusivement avec voi de notre marine de guerre comme le cas s'en est présenté plusieurs fois dans le cours de notre histoire.

La France ferait ainsi face aux éventualités et à toutes les conjonctures qui pourraient se produire dans l'avenir au point de vue des nécessités alimentaires de la nation.

—On écrit de Somerset (cap York) au *Sydney Herald* que le docteur James, naturaliste anglais, et un botaniste suédois viennent de périr d'une façon tragique le détroit de Torres séparé du continent australien.

Ces deux savants s'étaient rendus, avec une escorte de noirs de race malaise, dans les forêts de l'île; ils s'y livraient, disait-il et aux oiseaux volant simplement appelés "de bés dans une embuscade dressée par des gnon ont été massacrés. Leur escorte, au lieu de les défendre, ne songea qu'à prendre la fuite.

UN REPAS AUX PIERRES PRÉCIEUSES.—Le chef d'une très grande maison s'est mis en frais d'imagination.

Il a servi dimanche, dans un grand dîner, un plat composé de rubis, de saphirs, de diamants, d'émeraudes, d'améthistes, de topazes, etc.

Il suffisait de mettre la cuillère pour en goûter.

Chaque convive avait devant lui, sur une carte disant ce que vaudrait la pierre si elle était naturelle.

Nous en avons mangé, dit le *Figaro*, pour treize cent mille francs.

La Banque à New-York.—Nous lisons dans le *Messager franco-américain*:

Le *Herald* publie de temps immémorial sur les confiances des capitaux de New York. D'après ce qu'il a appris, il n'y aurait pas moins de dix millions d'Européens sans travail dans la ville. Toutes les industries qui se rattachent aux constructions sont dans un état complet de stagnation. La situation est un peu meilleure pour l'industrie du vêtement et pour celles qui en dépendent; il y a néanmoins 4,000 tailleurs, chasseurs et couseuses sans ouvrage.

Le surintendant des pauvres et les directeurs des différents hospices ont dit à un reporter du *Herald* que, depuis vingt ans, la misère n'avait jamais été aussi grande. Ce ne sont pas seulement des journaliers, les hommes qui n'ont pas à proprement parler de métier, dont les ressources sont épuisées; les artisans les plus habiles ne sont pas plus favorisés. Tous les jours, il s'en présente dans les bureaux de police un certain nombre qui demandent leur admission en qualité de "vagabonds" pour ne pas mourir de faim. Deux mille de ces "vagabonds" sont actuellement à Blackwell Island.

L'hiver commence à poindre, et déjà les souffrances sont terribles. Que sera-ce dans un ou deux mois si la situation industrielle ne s'améliore pas, comme cela est malheureusement probable!

—On écrit de Gênes au *XIXème Siècle*:

Le duc de Galliera a laissé une fortune de 120 millions de francs, le plus bel hôtel de Paris, et une des plus précieuses collections d'objets d'art qui aient jamais été faites.

Cette collection resterait, dit-on, à la duchesse de Galliera qui, par son goût sûr et très éclairé a le plus contribué à sa formation.

Et ajoutant à ces 180 millions la somme donnée il y a quelque temps par le duc de Galliera à la ville de Gênes, on arrive à un total de 300 millions de francs, c'est-à-dire à une des plus grandes fortunes des temps modernes.

Le duc de Galliera laisse un fils adoptif, qui, dit-on, serait disposé à renoncer au riche héritage auquel il a droit. Le jeune duc a opté pour la nationalité française étant né en France. C'est un homme de mérite, mais sa fils de famille comme on en voit fort peu. Loin d'abuser de la fortune paternelle, comme cela arrive généralement, le fils de M. de Galliera ne veut pas même en user. Il veut vivre et il vit avec le produit de son travail personnel comme professeur de littérature et de langues et il est très versé dans ses études. Son père lui ayant offert une dotation de 500,000 livres de rente en termes, à la seule condition de les administrer, cette dotation princière fut refusée. Malgré de notre obstacle aux générosités prodigalités de son père, le futur héritier les a-t-il sanctionnées par sa signature.

LE MYSTÈRE DE ST-OUEN.—Depuis plusieurs semaines la justice et la police de Paris cherchaient vainement à constater l'identité d'une femme assassinée, trouvée dans la Seine près de St-Ouen, et dont le ventre avait été coupé et enlevé et les cheveux coupés ras. Nous lisons dans un journal:

Cette fois, est-on sur la bonne piste? On le croit; c'est pourquoi nous reparlons de cette affaire.

Rue Condorcet, en face du No 84, se trouve un terrain, sur le devant duquel sont installées plusieurs échoppes, qui doivent disparaître, quand la propriété aura rencontré un acquéreur.

Au milieu de ces chétives installations, une baraque était occupée, il y a deux mois et demi environ, par un cirer Anequers, savetier. Cet industriel était sourd, moyennant *quinze francs*, à un jeune confrère, et disparut sans qu'on ait pu encore le parler de lui.

Anequers était marié, depuis trois mois, à une fille Maria, originaire de Besançon (Doubs), qui se plaça comme bonne chez Mme Lévy, demeurant dans la maison No. 31, rue Condorcet. Anequers, apprend-on, dans sa famille, obtiendrait de sa famille quelque argent, et la désertion qu'il éprouva le rendit taciturne et brutal. Plusieurs fois Maria se plaignit de ses violences à une Mme Legrand, qui tient, au No. 12 de la même rue, un établissement de bouillon.

Mme Legrand n'avait pas pensé un seul instant que la femme coupée en morceaux pût être Maria Anequers, et elle n'alla pas à la morgue voir le cadavre exposé. Mais hier, dans l'après midi, un inspecteur de la sûreté se présenta chez elle, muni d'une photographie, et dès qu'il la lui eut présentée, elle s'écria: "Oh! c'est bien elle, je la reconnais!....." Et elle insista sur ce point que Maria avait une très forte chevelure. Elle ajouta ce détail: "J'ai recueilli un chien qui appartenait aux époux Anequers et qui était très attaché à sa maîtresse."

Tout cela étant fort précis et ne permettant pas le doute, Mme Legrand fut conduite à la morgue et parvint à reconnaître, dans le buste en cire de M. Jules Talrich, l'image de cette femme. Elle déclara que la victime du drame de Saint-Ouen avait une sœur nommée Clarisse, domestique, 8, passage Saulnier. Celle-ci a également reconnu sa sœur, tant sur la photographie qu'à la vue du moulage. Quant aux étoffes, elles ne rappelaient rien de particulier à ces deux femmes.

Mme Lévy, qui n'a pas été interrogée, reconnaît également Maria Anequers comme étant son ancienne bonne, qui l'a quittée volontairement, il y a trois mois et demi,—étant dans un état de grossesse avancée,—pour s'en aller dans son pays, ne voulant plus, disait-elle, continuer à subir les mauvais traitements de son mari. Maria Anequers était très douce, très laborieuse, et méritait un meilleur sort.

Les deux époux habitaient rue du Faubourg-Poissonnière, dans un très modeste logement. Sa femme l'ayant quitté, Anequers, après avoir vendu son échoppe, enleva ses meubles et ses outils de ce logement, avec l'aide de son successeur, et les conduisit, dans une voiture à bras, à Strasbourg, où il les fit enregistrer pour Villersexel (Haute Saône), pays très voisin de Bourmois (Doubs), où est née sa femme.

Une lettre anonyme, arrivée, il y a quelques jours, à la préfecture de police, annonçait qu'Anequers avait vendu là-bas tout ce qu'il possédait. C'est cette lettre qui a mis la police sur la trace.

En somme, bien que tout cela ne révèle rien sur le crime et ses causes, il n'en est pas moins très intéressant de retrouver Anequers. Voici son signalement: Jeune brun, forles moustaches, petit de taille (1m.55), ayant de trente à trente-cinq ans et boitant fortement.

LE MYSTÈRE DE ST-OUEN.—On lit dans la *Gironde* de Bordeaux:

—M. Gontier, commissaire central, vient d'informer le parquet de Paris, par le télégraphe, que le nommé François-Marie Anequer, dont les journaux disent le signalement et différents renseignements sur son séjour à Paris, à propos de la femme coupée en morceaux, est à Bordeaux, rue des Gabts, 40, depuis six semaines, et que sa femme, Maria Perret, qui habite avec lui, est actuellement dans cette ville le nommé Lombre courant à la Maériaté.

"Anequer, dont le commissaire central connaissait la présence à Bordeaux, ayant été mandé dans le cabinet de ce magistrat, a été fort surpris—par il n'avait pas lu les journaux—d'apprendre que son nom et celui de sa femme préoccupent la France entière.

"On voit que la police de sûreté est constamment en éveil et que, grâce à sa vigilance, on a pu donner des indications précises et arrêter l'enquête que nécessitait la prétendue découverte de l'assassin."

—Beaucoup de personnes dont l'estomac ne peut supporter l'âcreté des choux, seront heureuses de connaître un moyen d'adoucir le goût de ces légumes et de les rendre supportables par les estomacs les plus réfrés.

"Ce moyen est bien simple, dit le journal la *Vie domestique*. Il consiste à mettre avec les choux, pendant tout le temps de la cuisson, un noyau de liège contenant un gros morceau de mie de pain; la cuisson terminée, on enlève la mie de pain qui a absorbé toute l'âcreté et le mauvais goût des choux. Ainsi que le constate aisément l'odeur qu'elle dégage.

"Cela fait, on assaisonne les choux, qui sont devenus absolument sains et n'ont plus aucune trace de mauvais goût."

CENTENAIRES.—Il vient de s'éteindre à Milianah, un israélite nommé Makloef Tourdjeman, plus que centenaire, qui avait vu les deux d'Alger se spendier pendant soixante ans avant l'arrivée des Français.

Il était né en 1770.

Mlle Marie Leprinos est décédée la semaine dernière à Flers (Orne), à l'âge de cent ans et un mois. Elle était née à Harchamp, canton de Tinchebray (Orne) le 18 octobre 1776.

M. Constant Chéret, le tueur de lions de Philippeville, en relevant trois fusils pégés, a fait partir une de ces trois armes. Trois lingots de fer, dont pièce était chargée, ont atteint M. Chéret à la cuisse.

—Pour terminer, une réflexion d'un spectateur du Gymnase après le deuxième acte de la *Comtesse Romani*, la nouvelle pièce d'Alexandre Dumas:

—Comme édition de l'édition nous avons déjà: "Tu-le-l, et Tu-le-l!" Nous avons maintenant: "Tu-ed!" La rhétorique est complète.

—Un de ces derniers soirs, une dame passait avec sa petite fille par une rue où se tient d'ordinaire l'assemblée d'entremetteuses d'une compagnie rétrograde.

On était en décembre. Le bruit du dehors arrivait jusque au dehors.

—Mais, maman, dit l'enfant, qu'est-ce donc une cette cloch-qui fait cette cause: *Gredin! gredin! gredin!*.....

—Ma fille, c'est l'appel nominal.

—Le tramway parlementaire a inscrit les Chambrelans comme: il nous montre les partis qui n'abdiquent pas même en comédies:

—Coucher, prunes à droite!

—Ho, l'écoutez pas, gouche, prunes à gauche! verser plus tôt!

Et les ambidextres qui se font coucher pour n'avoir à tenir les "rênes de voiture" de l'Etat.

Les décédés profitent du tramway pour quelques; il ont de rôle, à moins qu'ils ne l'Etat.

Il ne reste plus qu'une place dans une voiture et deux députés se disputent le Le conducteur veut faire un choix:

—Lequel de vous deux qui a eu le plus de voix à son élection?

SPECTACLES, BALS, &c.

ACADÉMIE DE MUSIQUE DE BRUNEL

DIMANCHE, 17 DÉCEMBRE, 1876, à 8 heures du soir, le Professeur BRUNEL donnera une grande Soirée de Prestidigitation, Escamotage, Magie, Physique, Chimie, Ventriloquie, Chansonnettes, Danses, Pantomimes, Ombres Chinoises, Tableaux Vivants, Apparitions, Fantasmagorie, Transformations, Changements